

ment toute la conversation. Une fois les jeunes filles parties, il sortit de sa cachette et regagna Saint-Maur-les-Fossés par des chemins détournés.

—Je disais bien que, dans l'entretien des amoureux, je trouverais peut-être mon plan. Peut-être est de trop. J'ai trouvé.

Le petit misérable atteignit la voie du chemin de fer, se glissa dans la propriété où il avait commencé ses exploits et monta dans sa chambre.

—Il faut emporter ce dont je n'ai plus que faire ici, se dit-il : les clefs, la cire molle, le linge de rechange; évitons les "pièces à conviction," comme disent les juges.

Il enveloppa dans une serviette tout ce qu'il avait apporté.

—Non, je garde la lanterne.

Et, la posant à terre, il noua son paquet d'effets.

—Tonnerre ! fit-il tout à coup, et en bas ? Il y a de l'argent, il y a le livret de Pierre Henry. Voilà des choses qu'il faut faire disparaître.

Dans la cave, il retrouva tout à la même place que la dernière fois. Dans le porte-monnaie, il remarqua que depuis deux jours, la somme s'était augmentée d'une dizaine de francs.

—Bigre, voilà un gosse qui gagnait de bonnes journées ! fit-il en glissant le porte-monnaie dans sa poche. Je garde aussi le livret. Les frusques, je vais les coller dans le puits avec ma couverture. Ni vu ni connu.

Cette opération fut vite terminée.

—Maintenant, en route pour Paris.

Il enfila la ruelle remontant vers la rue Saint-Honoré ; mais au lieu de prendre à droite, pour gagner la gare de Saint-Maur, il prit à gauche du côté de Noiville. La prudence est mère de la sécurité.

#### XXIV.

Désiré Martin prit, en effet, le train à Joinville. Dès son arrivée à Paris, il se fit conduire en voiture à Belleville. Mais, toujours prudent, il fit arrêter le fiacre rue de Paris, et alla à pied, par la rue Vincent, jusqu'à la rue Rébeval. Lorsqu'il entra chez sa mère, Louise Martin était seule.

—Ah ! ça, qu'est-ce que tu fais ? dit-elle en embrassant son fils, d'un air moitié joyeux, moitié grandeur. Pas de nouvelles de toi, depuis avant-hier !

—J'étais à mon observatoire.

—Qu'as-tu vu à ton observatoire.

—La réussite de nos projets.

Les yeux de Louise Martin s'écarquillèrent.

—Les millions ! fit-elle vivement.

—Seront à nous avant un mois.

—Est-ce possible ? ajouta Louise Martin dont la cupidité était excitée.

—Nous aurons pour notre part un million dans un mois.

—Tu as trouvé un moyen ? Tu es sûr de réussir, sans te compromettre ? Tu dis que ça ne peut pas manquer ? que nous palperons dans un mois ?

Louise Martin parlait sans s'arrêter, folle de joie.

—Oui, oui, la mère, dit Désiré interrompant la série de questions de sa mère. Mais, dans ce moment-ci, nous n'avons pas le temps de jacasser ; il faut que je voie Prosper. Viendra-t-il ce soir ?

—Il est venu avec Julie, et ils sont allés au théâtre, où ils voulaient m'emmener.

—Sapristi ! fit Désiré désappointé. Ils savent bien que je peux avoir besoin d'eux d'un moment à l'autre. Ils devraient être ici ou chez eux. Où aller les chercher, à cette heure ?

—Au Châtelet. Ils sont allés voir jouer les "Mille et une Nuits."

—J'y vais.

—Au théâtre ?

—Parbleu ! Il faut bien que je les dénêche. Met ce baluchon-là dans ma chambre, ajouta-t-il, en montrant le paquet qu'il rapportait de Saint-Maur, et au revoir !

—Rentreras-tu coucher ?

—Je n'en sais rien. En tous cas ne m'attends pas.

Et Désiré s'élança dans la rue.

—Quel enfant intelligent ! C'est une fortune que ce mou-tard-là ! se disait Louise Martin en montant le paquet que son fils lui avait remis, et sans s'inquiéter de ce qu'il contenait.

Désiré grimpa dans un fiacre dont le cocher le conduisit rapidement, jusqu'au Châtelet, alléché par la promesse d'un bon pourboire. A tout hasard, il prit un billet de seconde galerie. Il était mal placé. Il eut beau chercher, il ne découvrit ni Prosper ni sa compagne. A l'entr'acte, en payant un supplément, il descendit au balcon. Là, il n'eut pas plus de succès. Il commençait à désespérer et ne savait même pas toujours retenir certains petits mouvements d'impatience.

—Est ce que je ne les trouverais pas, ces idiots-là ? se demandait-il avec anxiété.

Mais, sans se décourager, avec un nouveau supplément, il parvint à se procurer un fauteuil d'orchestre dans les premiers rangs. De là, il pouvait voir toute la salle, en tournant le dos à la scène. Il avait eu raison de persister, car, dans une loge de face, il ne tarda pas à voir Prosper très élégamment vêtu, assis près de Julie qui était devenue le point de mire de toutes les lorgnettes.

Julie Verdier avait une toilette merveilleuse de bon goût. Ce n'était plus la petite grisette qu'on rencontrait, quelques jours auparavant, trottant légère et court vêtue dans la rue Montmartre pour aller à son atelier ; c'était déjà une grande dame. Désiré quitta sa place, revint au premier étage où il se fit ouvrir la loge, sous prétexte d'une commission à faire au monsieur qui était là avec la belle dame.

—Merci, fit-il à l'ouvreuse qui avait ouvert la porte.

Au bruit de la clef dans la serrure, Julie et Prosper avaient tourné la tête. En apercevant Désiré, ils tressaillèrent. S'il était là, c'est que quelque chose de pressé et de sérieux l'amenaient.

—Qu'y a-t-il ? lui demanda Prosper à demi-voix.

—Il y a, qu'il ne faut pas rester ici. Nous avons à causer.

—Mais le spectacle ? fit Julie.

—Le spectacle ce sera pour une autre fois.

Prosper et Julie se levèrent.

—Un instant : laissez-moi partir le premier, que j'aille chercher une voiture au coin du quai.

Un instant après, Julie, Prosper et Désiré, prenaient place dans une voiture qui stationnait près de la sortie et que Désiré avait arrêtée.

—Boulevard de Belleville, au coin de la rue de Paris, dit Désiré, et vite.

Prosper et Julie occupait le siège du fond et, Désiré, assis sur le strapontin, tournait le dos au cocher.

—Que se passe-t-il ? demanda Prosper lorsque la voiture